

conditions de vie, engendrant la violence et la terreur dans les rues, de l'effondrement des systèmes scolaires et de l'apparition d'écoles dont les entrées sont gardées par des policiers armés et dont certains professeurs gardent un pistolet dans leur bureau. Nous voyons également des planificateurs sociaux courageux et des dirigeants civils audacieux et imaginatifs chercher désespérément à renverser le courant, pour lutter contre ce chaos social indescriptible.

Les erreurs de l'Amérique étaient en partie accidentelles. Les Américains étaient des innovateurs. Ils ont ouvert le chemin, sur ce continent, vers une ère technologique. On peut peut-être leur pardonner leurs erreurs dans une certaine mesure. Mais peut-on pardonner les nôtres? Car nous sommes sans aucun doute en train de suivre la même voie qu'eux vers le fléau urbain, avec tous les problèmes économiques et sociaux que cela représente. De bons logements à portée de la bourse de nos gens, surtout de nos jeunes ménages, voilà qui constitue la pierre angulaire d'un environnement urbain salubre. Il nous faut donc nous débarrasser des spéculateurs, des taux d'intérêt prohibitifs, des chinoïseries bureaucratiques sans fin, et nous mettre à la tâche.

Un autre problème d'importance qui est manifeste dans notre société actuelle, et qui cause chez nos jeunes un malaise social passablement répandu, c'est le genre d'éducation que la plupart des écoles dispensent. Nous sommes témoins que les régimes scolaires, non seulement ne correspondent pas aux réalités du présent et de l'avenir, mais ont mis l'accent sur l'expansion. Il en est sorti une génération mal préparée, et, à un degré appréciable, trop instruite pour être facilement embauchable. La somme que nous coûte cette erreur est astronomique.

L'une des raisons pour lesquelles nos étudiants sont aujourd'hui trop instruits, c'est que nous les avons formés pour des professions libérales qui, en raison de nos politiques économiques, ne sont en demande que dans les pays étrangers, notamment aux États-Unis. Dans ce vaste domaine qu'on pourrait appeler créativité technologique, domaine de l'inventeur, de l'architecte, du concepteur, de l'analyste de la qualité, etc., le plus gros du travail est exécuté par la société-mère à l'extérieur du Canada. Nos travailleurs, en général, ne s'occupent que de l'assemblage, de l'emballage, de l'étiquetage et de l'expédition. C'est une des principales raisons pour lesquelles nos diplômés ne peuvent ou peuvent difficilement se trouver un emploi rémunérateur pour lequel ils se sont formés à grands frais. N'oublions pas que la part contributive des frais d'instruction publique est en grande partie assumée à tous les niveaux, par le travailleur à revenu moyen et faible.

D'après moi, monsieur l'Orateur, il faudrait que les étudiants des écoles techniques et commerciales, après neuf ans de scolarité, quittent nos maisons d'enseignement pour aller recevoir une formation sur place dans l'industrie et dans les maisons d'affaires où ils termineraient leurs études, non pas aux frais des contribuables, mais à ceux de la société en cause. Ce régime aurait des répercussions multiples: non seulement diminuerait-il les taxes scolaires, mais il décongestionnerait nos écoles et apporterait une formation pratique là où elle s'avère nécessaire—à l'usine et sur le marché. Les étudiants mûriraient aussi plus vite et seraient mieux préparés pour la vie. De plus, ils auraient travaillé pendant cinq ou six ans avant de se marier et d'avoir des enfants, et seraient sans doute dans une meilleure situation financière. Il en serait

de même pour les jeunes campagnards qui veulent faire carrière dans l'agriculture.

• (1630)

Du temps où j'étais professeur, j'ai vu perdre leur temps à tant d'élèves qu'on obligeait à rester en classe pour se préparer à des emplois qui, dans une large mesure, seront bientôt dépassés. Il en est de même pour bien des élèves qui suivent un enseignement classique. Cela en dit long sur notre société quand on voit, aujourd'hui, des diplômées d'université qui travaillent comme caissières dans les magasins d'alimentation, et des professeurs qualifiés qui conduisent des taxis. Il y a parmi ces jeunes du Canada une amertume croissante. Lorsque je parle à des étudiants, je m'aperçois que bon nombre d'entre eux n'ont même pas de projets au-delà de l'obtention de leur diplôme. L'université est devenue pour eux une sorte d'asile. Ils s'y trouvent en sécurité, mais redoutent la pensée de chercher du travail. Est-ce étonnant que bon nombre d'entre eux deviennent narcomanes, ou veuillent simplement passer leur temps à se promener?

Les programmes Perspectives-Jeunesse et les programmes d'initiatives locales ne vont pas résoudre ce problème. Non seulement ils coûtent extrêmement cher aux contribuables, mais ils diminuent à peine les chiffres du chômage parmi les jeunes. Cet été, par exemple, 30,000 jeunes seulement, venant avant tout de nos écoles, participeront au programme Perspectives-Jeunesse, alors que 210,000 environ en seront exclus. Si nous avons un programme Perspectives-Jeunesse pour les étudiants, pourquoi ne pas avoir le même genre de programme pour les milliers de jeunes qui ne peuvent trouver de travail dans nos usines?

Enfin, monsieur l'Orateur, j'aimerais consacrer le temps qui me reste à une troisième cause principale de malaise social parmi nos jeunes. Je veux parler de l'ennui absolu qui découle des travaux serviles et abrutissants qu'on oblige nos jeunes travailleurs—qu'ils soient ouvriers ou employés de bureau—à faire dans les usines et les bureaux de tout le pays. Dans un article paru récemment dans le *Star* de Toronto, Sydney Katz écrit que «des centaines d'hommes qui travaillent à l'assemblage des automobiles à Oshawa, 56 p. 100 prennent des tranquillisants ou quelque autre médicament, afin de pouvoir s'acquitter de tâches qui engourdissent l'esprit.» Et plus loin, il dit: «Nous sommes connus pour l'usage que nous faisons des médicaments». D'autre part, M. Albert Taylor, président de la section 222 des Travailleurs unis de l'Automobile disait: «Les hommes se déplacent comme des fantômes, ils accomplissent sans arrêt des tâches mineures qui ne demandent à l'esprit aucun effort; le vacarme infernal des machines et leurs mouvements d'automates déforment et embrouillent leurs sens.»

Ceci me rappelle la révolution industrielle en Grande-Bretagne au XIX^e siècle. Le progrès industriel n'a pas réellement amélioré les conditions de travail. En fait, les travailleurs sont perdants aujourd'hui sur le plan émotif et psychologique. De plus, si l'on songe que la majorité est dans la vingtaine ou la trentaine, on comprend facilement les nombreux problèmes sociaux et financiers qui découlent de l'ennui dont sont saturés les foyers de ces travailleurs. L'ennui règne aussi dans le travail de bureau: aussi bien dans les services de dactylographie, de copie de documents que chez les commis préposés au classement et à la perforation des cartes, car ils ne voient jamais le commencement ni la fin de leur tâche.

Donc, monsieur l'Orateur, tout bien pesé, nous semblons nourrir une génération de jeunes qui regardent avec